

Dakota Train

Kateri Lemmens

Number 78, Fall 1998

S'écrire jeune

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13686ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemmens, K. (1998). *Dakota Train. Moebius*, (78), 139–147.

KATERI LEMMENS

Dakota Train

Quand Josh est mort, la terre s'est ravalée sous lui. Quand Josh est mort, Thomas a voulu dormir. Il s'est étendu dans le lit immense, blanc, trop blanc. Le kaléidoscope intérieur le tenait captif. Josh, son petit frère, dormait déjà.

Il y a un enfant sur le bord d'un quai. Il n'y a pas encore de train. Pas encore. Bientôt. Peut-être l'attendra-t-il toujours ce train qui doit l'emporter? Tout autour de lui, il y a ce *no man's land* gigantesque qui s'étend comme l'épave de l'Éden. Tout autour de lui, c'est le désert, et les montagnes qui dévorent le paysage ne sont plus que d'immenses pics de sel.

Les deux rails de la voie se confondent au loin et s'engouffrent dans la marée de bitume qui rase l'horizon. Il y a un royaume. Peut-être. Il y a un royaume pour tous. Il l'attend. Et ce train qui ne vient toujours pas. Et ce train qui ne vient toujours pas noircir le ciel de ses râles de ferrailles et de gémissements charbonneux. Il y a un royaume, et, même s'il devait être de cendres et de poussières, il l'attend. Il sait qu'un jour, alors qu'il espérera le souffle de ces mille chevaux-vapeur annonçant l'orage, le royaume se profilera là-bas. Ça fait longtemps qu'il attend.

Au matin, le lit de Thomas est une gare mais rien n'y bouge. La chambre, repliée sur lui, n'est plus qu'une cocotte d'origami, une citadelle de papier mat aux revers criards. Sur les murs défilent des traces de musc et de larmes qui n'ont pas vu l'aurore. À travers la jalousie, découpoir du jour, son enclave l'abrite encore un peu. Ce

matin, il s'est réveillé en hurlant. Et Josh est toujours mort.

De derrière les tentures, les avatars du cri: «Ouvrez! Ouvrez!» Mais la plainte est inaudible. Thomas se cloître dans le lit. Sa main avance, tête, et, de par-dessous, d'en deçà des suaires et des draps impeccables, erre sans fin dans cet abysse crayeux. Il découvre à nouveau la banquise de solitude et les édretons trop chauds, encore humides, toujours humides. Sur sa peau suintent les petits sentiers. Ses mains se sont réfugiées entre ses cuisses. Il se recroqueville. Comme lorsqu'il était petit.

* * *

Josh et Thomas. Josh et Thomas. Qu'a dit Pessoa lorsque sonna le glas? Les mots devraient faire sens, mais rien ne s'accroche à ses obsédantes oraisons. Le petit frère est un pantin de bois. Il y avait ce vieux chêne aux branches longues comme des fouets de crin. On pouvait y grimper. On devait y grimper! Seuls les couillons n'y grimpaient pas. Le vieux chêne, c'était celui du papi. Le vieux, on l'avait déjà surpris qui parlait aux arbres. On disait que, lorsqu'on le laissait seul, le papi se promenait à poil dans le jardin. On racontait qu'il parlait au chêne et que, couché sous sa couronne fourchue, il attendait paisiblement qu'il réponde. Depuis qu'il s'était retrouvé seul, depuis qu'elle avait rejoint l'embrasement prodigue de la terre et l'interminable migration des vers sous l'herbe, le vieux n'avait plus toute sa tête. Josh et Thomas, venez voir les phlox et les pétunias! Venez voir les jardins de Madère et l'enceinte de la famille Perrera. Venez admirer les phlox! Approchez les buissons ardents! Mirez votre destin dans les fleurs qui flambent! Touchez les étoiles arrachées au ciel et maintenues sauvagement rivées au sol des jardins! Venez voir les fleurs écrasées entre les doigts du maître de céans!

Josh et Thomas. Josh et Thomas. Accourir! De peur qu'il ne se lasse, de peur qu'il n'arrête de raconter! Accourir et demander. Il fallait toujours demander et espérer qu'il radote encore. Faites qu'aujourd'hui encore il délire librement. Le récit de ses fabulations peuplait des journées entières. Des journées aux prises avec le vent, des journées où

la pluie grugeait de gris les landes assoupies. Mais les journées de soleil, les journées d'éclat, il fallait courir vers le jardin, l'y trouver et l'implorer de questions. À ce moment-là, on pouvait entendre, dans les entrelacs de ses mots, les crinolines vives, les castagnettes de pacotille et les Marias fébriles pâlisant dans leurs corsages colorés. On entendait toujours la poussière des arènes et le souffle court des éventails. Le détail de ces images composées s'inspirait généralement des vitrines exotiques des grands magasins à rayons. *Dis papi, c'est vrai que t'as tué des taureaux? Dis papi, c'est vrai que les Perrera...?* Il fallait l'entendre mentir et voir ses joues s'empourprer de ce sang qu'il n'avait jamais versé. *Ah! Muchachos! On l'appelait «El Matador»!* Et de son pharynx émergeaient des borborygmes plus palpitants que toutes les corridas de la terre. Les scènes s'ébauchaient et ne se terminaient jamais que sur des finales rutilantes. Des corps écartelés, entre les hommes et les bêtes, naissaient dans l'incroyable déferlement de ses récits que tuait la brunante. *Josh et Thomas! Josh et Thomas! Laissez Manuel en paix, rentrez. Allez Thomas, ramène le petit, il fait sombre et il va prendre froid.*

* * *

— Je te comprendrai jamais.

— Je veux tout simplement dire que je suis fatigué de la vie de galère. Je veux être peinard. Je veux lover Saraï tous les matins, je veux me coucher tôt. Voir le soleil se lever. Larguer ce cirque bidon d'*écrivailleurs* naïfs et de petits musiciens de pacotille. Tu sais Thomas, je suis pas mieux qu'eux. Mes *compos*, presque toutes mes *compos*, c'est du bluff. Maintenant, j'en ai marre. Je veux vivre le jour. Me reposer surtout.

— Te reposer? Tu veux te reposer?

— Bordel Thomas, donne-moi une chance. Oui me reposer! C'est plus possible tout ça. C'est comme si j'étais plus assez fort pour me lever tous les jours. C'est comme une vague de fond qui me gruge. Comme une condamnation. Et puis, il y a cette femme...

— Et dans cette nouvelle vie idyllique, où tu vas ranger tes deux litres de rouge quotidiens? Et tes nuits blanches? Et tes conquêtes? C'est toi que tu vas ranger du côté

té de l'amour? Et des petits oiseaux? Et des pâquerettes avec ça?

— Je sais pas comment t'expliquer Thomas. C'est comme si, dans ses bras à elle, tout se calmait. C'est comme si tout s'arrêtait. Je demande rien de plus. Je pourrais mourir demain, j'aurais eu tout ce que je voulais.

— Josh! Josh, mon petit frère «destroy», Josh, le petit voyou va se ranger du côté des pervenches! J'ai hâte de voir ça! Je te laisse quelques semaines au plus. Tu tiendras jamais le coup.

— Je te l'ai dit Thomas. C'est pas la même chose cette fois-ci.

* * *

Josh et Thomas. Josh et Thomas. Le petit ne vivra pas. Josh et Thomas. Josh et Thomas. Regardez la terre: elle vous convoite déjà.

* * *

Il est mort depuis quelques heures déjà, mais Thomas ne le sait pas. Il aurait crié longtemps, il aurait crié toute la nuit s'il n'avait pas choisi de faire vite et bien. Il a choisi les bras de Saraï, qui ne le savait pas. Mais au matin, quand elle a vu, la placidité et la neige à l'assaut du visage de Joshua, ses lèvres se sont refermées. Elle ne l'a pas pris dans ses bras, elle n'a pas laissé la glace, la banquise Joshua, pénétrer jusqu'à ses os, pénétrer jusqu'en son sexe, là-bas, en bas, jusque dans le sens dessus dessous de leur vie. Ça faisait déjà quelque temps qu'elle le suspectait. Il ne résistait pas à cette vie-là. Elle avait senti, parfois, au bout des doigts de Joshua, le frimas et le givre, et, ce matin-là, elle n'a pas eu peur. Elle a senti la nuit dans les mains de Joshua encore accrochées au polochon. Elle a laissé la terreur des nuits de Joshua se dissoudre lentement dans le corps de plâtre.

Non. L'épreuve de la mort volontaire de Joshua ne fraiera pas jusqu'au creux de ses os, jusqu'au séisme de ses bras. Elle décroche le combiné, soulève ces kilos de souffrances qu'elle inhibera. Elle parle tranquillement. Soudain, ses mots ressemblent à des bulles de savon soufflées dans l'air glacé. Ses paroles sont de verre. Elles s'envolent, puis éclatent en miettes. Tintinnabulent en se fracassant

sur les tapis. L'hiver la prend au piège. Dehors, tout s'est immobilisé sous la neige. Quelque chose, tout, s'est figé.

Cette voix, cette voix qui articule sans conviction des paroles raisonnées d'avance, elle ne lui appartient pas. *Oui, il y a déjà une heure. Il y a déjà une heure. Hier. Non. Il ne m'a pas prévenue. Il est encore dans le lit. Je le laisse dans le lit? Ça va, oui, ça va.* Enfin! elle peut se taire à nouveau. Elle peut taire une éternité de silences, taire la peau de Joshua, ses pigments tachetés. Elle ne dira plus, elle ne criera plus sa violence dans les bras de Joshua. Elle ne sentira plus ses mains prospères entre ses jambes, et l'appât disparaîtra. Elle pourra à nouveau marcher, libre et indolore, dans les rues de Montréal, sur les quais des gares, une valise à la main. Il n'y aura plus de main, pour se tendre, pour l'arrêter, pour retenir les rails de se précipiter, pour empêcher les eaux de l'engouffrer, pour déchirer le ciel et lui dire «non, c'est trop loin, reste encore un peu. Viens là! Viens mon refuge, viens protège-toi, viens, protège-nous. Tu vois pas, c'est un désastre dehors, faut rester encore un peu, même quand tout est trop difficile.» Non, il n'y aura plus ses doigts crispés pour arrêter sa fuite, pour se refermer sur ses seins, pour s'accrocher à ses cheveux et renverser sa nuque, dans la brutalité et l'empressement de leurs phalanges. Elle perd déjà le souffle de Joshua, ce souffle qui jadis s'était engouffré, entre les dunes de ses reins, comme le simoun dans le désert. Il revient à Saraï un testament de pacotille: la délivrance de Joshua, la fin des leurres de Joshua et la quiétude, enfin. Le silence court le long de ses veines. Allez Josh, repose-toi. En ouvrant les persiennes, une déchirure trace un rai de lumière sur l'écritoire sombre des murs.

Josh et Thomas. Josh et Thomas. Le petit frère se brisera. Josh et Thomas. Josh et Thomas. La colère ne dure jamais. Josh, Josh... Allez Josh, repose-toi.

Ce matin, il s'est levé. Sur son corps perlaient encore les marques d'une nuit houleuse. La raideur grise des muscles lui impose une insoutenable lenteur. Dans son lit, il entend encore: les gémissements inquiets de Joshua, le souf-

fle long de l'apaisement, l'hymne des tissus que l'on tend sèchement sur un corps. Dans le repoussoir des draps, chaque étincelle de poussière grave une cavité, une fosse. C'est déjà le sable sur la bière, qui se glisse jusque dans son lit. Le lavabo n'est qu'une feinte vers laquelle il se précipite pour laver les petites taches incrustées sous ses yeux. Et l'eau qui perle sur son visage n'est plus que ruissellements bleus et cascades glacées qui fouettent le sang. Ce matin, Josh est mort. Ce matin, la valise de Thomas est de papier. La feuille est blanche, intacte, elle n'attendait que le cisaillement de l'encre pour crever les bulles d'encre gonflées d'impatience. Ce matin, le royaume est de poussière et de suie et, derrière le hublot, derrière la fenêtre du wagon, il scrute le désert qu'il vient de traverser. Le Dakota s'éloigne. Dans l'interstice écrasant qui se creuse entre chacune des respirations du train, il mesure la distance qui le sépare des fosses océaniques et des mers glacées du détroit d'Hugedo. Il ne pense plus à Montréal, il ne pense plus aux derniers râles de Josh. Dans son cahier, à travers le bruissement poreux des mots, il laisse Joshua mourir. Il écrit, retourne l'intime catastrophe. Il tremble un peu, et le royaume se profile dans le noir de l'encre, dans la distance assassine qui cisèle la carte topographique en petits morceaux de monde. 1: 1000000. Chaque kilomètre se rétrécit furieusement. Josh ne crie plus, Josh ne hurle plus sa mort et la longueur des départs. Josh a quitté le lit. La neige a recouvert, sans se préoccuper des morts et des vivants, la terre fraîchement retournée et les paysages vacants. Le royaume est de morts et d'abandon, et Josh et Thomas y sont entrés.

* * *

Josh est parti au bois. Thomas tu fais quoi? Josh est parti au bois. Thomas lit au grenier. C'est trop sombre. Cet enfant va se ruiner la vue. Il ne sort plus assez. À la brunante, après la course et les arbres, Josh le rejoindra. Dis Thomas, tu lis quoi?

— Dis Thomas, tu lis quoi?

— Un poème. Un poème... immoral.

— Dans la Bible?

— Ouais, ça parle d'un truc entre un homme et une femme. Tu vois?

— Tu veux dire que...?

— Ouais. Je sais pas pourquoi, j'aime ça. Écoute ça: «Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras. Oui, l'amour est inexorable comme la mort, l'ardeur, dure comme... Shéol.»

— Shéol?

— Shéol. Ouais, le rabbin en a parlé. Ça veut dire le royaume des morts.

— Tu sais Thomas, je suis pas comme toi, l'hébreu, ça me plaît pas. Je m'en fous de toutes les conneries du rabbin. Je pense comme papi Manuel qui se fout de ces conneries-là. Manuel dit que papa aurait mieux fait d'épouser une catho. Comme lui. On n'est pas fait pour écouter les salades du rabbin. Moi, en tout cas, j'aime mieux les histoires de papi Manuel.

— Moi aussi je les aime!

— Dis Thomas, c'est comment le «Shéol». C'est en haut ou en bas?

Moi, je dis, c'est tout droit, droit devant, comme si on s'arrêtait pas, jusqu'au bout.

* * *

Thomas pourrait peut-être écrire les nuits pêle-mêle de Saraï et Joshua, les jours de cafards qui couraient le long des murs comme les cloportes paisibles. Il y aurait aussi à dire toutes ces heures décantées, faites de heurts biffés et de sentiments volatiles. Puis encore: les bas-fonds louches où se blottir et la tentation des corps angulaires. Il aurait fallu profiter des lézardes dans les boiseries, et des fentes, et des craquelures encore, pour voir l'imminence de leur désastre sans cesse escamoté par le sang-froid de Saraï. La vie de Josh apparaîtrait alors comme la lutte des vignes sarmenteuses, se retournant lentement sur elle-même, grêle et émaciée, tout en s'accrochant sans l'avouer au premier support rencontré. Et Saraï, son tuteur impassible. Mais pour fortifier la vigne, il faut plier ses arçons.

* * *

— Arrête de trembler comme ça. Tu sens le scotch à plein nez. Bordel Josh, ça n'a plus de sens. Tu sais, comme je sais, qu'il faut séparer le mauvais grain de l'ivraie.

— *Ah! tu déconnes Thomas! Moi je dis: il faut trouver le grain dans l'ivresse. Le scotch ou autre chose. Elle m'enivre cette fille-là. Et moi, je m'enivre comme ça me plaît. D'elle ou d'eau-de-vie, ça me va. Tu sais que juste la voir faire cuire des pâtes ou s'étirer en se réveillant, ça me rend fou. T'imagines, je suis même plus capable de composer ces stupides partitions quand elle est là. Il faut que je travaille toute la nuit, pendant qu'elle dort, pour être certain de pouvoir répondre aux commandes.*

— *Et pendant ce temps-là tu continues à te saouler. Et tu dors quand dans tout ça? Faut choisir Josh. Tu peux pas mener ces deux vies-là!*

— *Moi je veux les deux. Moi, j'ai les deux. Et tant qu'elle va être là, je vais continuer à faire ce que je veux de mes nuits, puis à me lever avec elle tous les matins. M'en fous si je dors deux heures par nuit. M'en fous si j'en crève. Je veux la voir se lever. Tous les matins!*

Si Thomas tendait l'oreille, il pourrait entendre piocher les mains de Josh sur les verres et les bouteilles vides. Il pourrait peut-être aussi percevoir les piailllements de Josh, hagard devant le clavier abandonné. Son clapotis lent. Thomas pourrait deviner la dernière nuit de Josh: les touches comme des arêtes qui perforent ses paumes, qui s'enfoncent doucement dans sa chair. Il verrait ses membres raides s'accrocher au calice, le porter à ses lèvres. Il y aurait Joshua submergé, qui ne cède toujours pas, à la tentation du repos. Le sommeil est un mirage que l'on approche avec innocence. S'il le voulait, Thomas pourrait écrire, la confusion de Joshua, sa lutte contre l'ici-bas, la mesure qu'il ne trouva sans doute jamais. Il chercherait alors à lui dire: *Josh, elle t'attend, elle dort à deux pas, elle t'entendra jamais si tu lui dis rien.* Et ensuite, en devinant l'insoutenable lutte de ses paupières: *Allez Josh, va, repose-toi.* Il voudrait tant lui expliquer, à travers les mois qui le séparent des derniers claquements des notes de bois, la paix des lits partagés, la grâce orangée des intermèdes qu'on prolonge. Mais Thomas ne peut qu'écrire et Josh ne l'écoute plus.

«Josh et Thomas. Josh et Thomas.» Il recopie ces mots. Peut-être cent fois. Il laisse en plan les feuilles de pa-

pier quadrillé qui lui rappellent la petite école. Il s'étend sur la banquette du train, croule dans le boucan assourdi. Alaska transit. Via Dakota, Montana, Washington State. Il plisse les yeux devant l'éclat pénétrant du soleil. C'est comme une gifle. C'est doux. Non, ce matin il ne fera rien de bon. Il sait bien que dans quelques heures, ça ira, ou du moins, il fera comme si ça allait. Enfin, demain, ça ira. Et il essaiera à nouveau. Ce sera autre chose. Peut-être. Enfin, il verra.